C 58

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1206



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Le prêtre patriote ou le nouveau tartufe par Cosme-d'Allery auteur

Le

Prêtre réfractaire

ou

Le nouveau tartuffe

De Beauxpreaux Diffrict de St. Flurens
Département de Maine et Loire, ce dix neuf
Mars l'an 4. de la Liberté 1792.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Frères et amis,

Je crois un Devoir de donner au public un apperçu des Sottises des Prêtres réfractaires de nos Cantons ; Si cette Comédie est digne de vos Suffrages, votre approbation me dédommagera de tous les Sacrifices que je fais pour soutenir la constitution en dépit de l'ennui dont je suis nécessairement accablé au centre de l'idiotisme. Je suis dans cette espérance avec tous les Sentiments les plus constitutionnels & les plus fraternels. J.

Frères et amis.

Votre très dévoué frère
Coquille d'Alleux,
Curé de Beauxpreaux

BIBLIOTHÈQUE
DE
SAINT

Le Prêtre réfractaire

ou

Le tartufe nouveau,

Comédie en trois actes.

Quoi ! Sur un beau semblant de ferveur si touchante,
Accuser un cœur si double, une ame si méchante !

Tartufe, Orgon, act. 5 Scene 1.

Par J. Coquille-D'alleux.

L'an quatre de la liberté.

A

tous les amis

de la Constitution

frères et amis,

Je pense que le moyen d'éclairer le peuple le peuple, et de tourner en ridicule toutes les idées superstitieuses et que les partisans des siècles d'ignorance s'efforcent de graver dans son esprit. Comme les prêtres ont été les premiers à inventer de pieuses fraudes pour soumettre les peuples au joug de la superstition, soyons aussi les premiers à présenter la superstition dans sa plus honteuse nudité. Il faut, frères et amis, démontrer aux gens de campagne, que les esprits dont on leur fait peur, ne sont pas les meilleurs gens du monde, mais bien les plus fourbes et les plus méchans inventés de l'univers.

le prêtre réfractaire que je mets sur la scène en est la preuve la plus incontestable. Il a juré qu'il n'y a d'autre fiction dans cette comédie, que le mariage de Julie avec un vainqueur de la Bastille.

Ainsi, tandis que les prêtres réfractaires épouvanteront les simples, en leur montrant dans celui-ci le diable prêt à les emporter; amis de la vérité, montrons à notre tour le vrai diable sur la scène; peut-être que les bonnes gens s'accoutumeront avec lui, comme Zemire avec Azor, et si le diable est trop méchant, ils en feront ce qu'ils voudront, — mais ils n'en auront pas peur.

Voilà, frères et amis, le but que je me suis proposé d'atteindre dans le prêtre réfractaire, ou le nouveau tartufe, que je vous prie de prendre sous votre protection.

Les cafards ne manqueront pas de crier à l'impiété; laissez-les dire, et prouvons-leur qu'il

n'y a d'impie que les farces qui ici jouent tous les jours. Si j'avais assez de talens pour mettre en comédie toutes vos sottises, le public serait bientôt désabusé, et les vertueux habitants des campagnes rougiraient d'en avoir été que l'instrument ridicule de l'ambition d'un prêtre.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens de la plus tendre fraternité

frères et amis,

Votre très dévoué frère

Coquille d'Alleuze,

membre des sociétés des amis de la Constitution d'Angers et de Chalonnes.

Acteurs

Le Bonhomme Cadière

La Bonne femme Cadière

Julie, Amante de N. Eveillé.

L'Eveillé, Vainqueur de la Bastille,
Amant de Julie.

M. Caffard, Curé réfractaire,

M. Bonhomme, Juge de Paix

Deux Gendarmes nationaux.

La Scène est en campagne, chez le
Bonhomme Cadière.

Le
Prêtre réfractaire
ou
Le nouveau Tartufe
Comédie.

Acte premier.

Scène première.

Le Bonhomme Cadière, seul.

Je suis bien surpris de ne pas voir Réveillé; il me marquait qu'il allait arriver incessamment: voilà plus d'un mois que je l'attends, il n'est pas encore venu: Et Aimé Joffre de tout son cœur. Pourquoi n'arrive-t-il pas? Je n'attends que son retour pour conclure. Les mille écus que j'ai gagnés chez le prieuré que j'avais

acheté de la nation, n'ajouteront rien, à la vérité, au mérite de Julie; mais mille écus de plus, ne gâteront point un nouveau ménage. Ce n'est point encore assez pour un vainqueur de la Bastille, un conquérant de la liberté devrait être mis dans le Calendrier... Ma femme a beau faire rage, je lui pardonne en faveur de l'amour qu'elle a pour son ancien curé. Elle est ridicule, si superstitieuse, si extravagante, si visionnaire, si crédule, qu'il faut que Julie ait autant d'esprit qu'elle en a, pour ne pas perdre la tête. Il faut convenir que les frères réparateurs nous font bien du mal. Ce M. Caffard, que je loge par charité, tient des propos à ma fille, infanatise ma femme, et en fait un démon sur la terre; Morbleu, Messieurs, après nous avoir déshonorés gratuitement, ne nous damnez pas injustement... Il faut que ce bas-Breton finisse, il y va trop

longtemps que je souffre. (Il m. Cassard avance doucement.) Un Prêtre hypocrite est un furieux animal, il faut le dompter ou s'en défaire.

Scène II.

M. Cassard et le bonhomme Cadière

M. Cassard.

Courage, bonhomme Cadière, vous parlez de nous avec énergie; vous ne craignez donc pas que Dieu vous punisse?

Le bonhomme Cadière.

Non, M. le curé, le ciel ne tombera pas sur nous pour avoir dit la vérité.

M. Cassard.

Crève de compliment, parlons raison; vous avez de l'esprit en du bon sens, vous êtes plus instruit que ne le sont ordinairement les gens de campagne; voulez-vous que je vous démontre que les complimens n'ont pas l'ombre du bon sens?

Le bonhomme Cadière

Ah! m. le curé, ma femme a beau dire

que vous avez bien de l'esprit, je ne vous en crois point autant que là ceux qui ont fait la constitution. Ils ont été plus fins que les prêtres. Jacqui pourquoi vouliez-vous tous avoir ? qui trop embrasse mal étreint, M. le curé ?

M. Caffard.

Dites-moi, bonhomme, connaissez vous seulement ce que signifie le mot constitution ?

Le bonhomme Codière.

Vous nous croyez donc bien ignorans, M. Caffard ? La constitution n'est elle pas le fondement sur lequel doivent être établies toutes les loix ? Si le fondement est bon, il y a gros à parier que les loix seront bonnes aussi. Ceux qui font de mauvais murs sur des fondemens solides, sont de mauvais ouvriers, ce sont des ignorans ; je ne pense pas que nos nouveaux députés soient des ignorans, M. le curé. Ils marchent bien à ma fantaisie, nous aurons la paix

malgré tous les ennemis du bien public. Et pour le bonheur des peuples, la constitution exigera un dépôt de 10 livres; entendez-vous, M. le Curé?

M. Cassard.

Je ne suis pas sourd... Comment trouvez-vous que la constitution soit bonne? le premier article des Droits de l'Homme est absolument contraire au bon sens; si la première pierre du fondement est défectueuse, que deviendra l'édifice? Je vous demande si les hommes naissent libres et égaux! peut-on dire qu'un enfant naît libre, lui qui a besoin de tout! qu'ils naissent égaux, quand ceux-ci naissent dans l'opulence, ceux-là dans la misère!

Le Bonhomme Cadière.

Vous me faites rire, vous me demandez si les enfants naissent libres? Il n'y a aucune puissance dans le monde qui puisse empêcher un enfant de naître. Toutes les ordonnances des Tyrans Sarrasins imitées... Si vous ne m'en croyez

pas, demandez-vous à ma femme... vous me demandez encore si vos neveux égaux ! nous n'avons pas plus vu de fils de Prince naître avec un cordon bleu, que d'enfans de laboureurs naître avec une pioche à la main. Croyez-vous que lors que vous êtes né, vous aviez une tonsure sur la tête, vous n'êtes pas né différemment que votre frère le laboureur. vous êtes bien nu tous les deux dans la misère.

M. Cassard.

Vous êtes un méchant, monsieur Cardière ; vous vous plaisez à me mortifier ; mais nous sommes faits pour souffrir, les humiliations s'ajoutent à nos vertus, c'est Dieu qui nous éprouve ; malheur aussi à ceux qui nous persécutent.

Le bonhomme Cardière.

Ah ! M. Cassard ! j'admire votre humilité ; vous ne pouvez souffrir qu'on vous dise que vous avez un frère laboureur, et que vous n'êtes pas né différemment que lui :

c'est par humilité, que vous renoncez au sentiment de la nature ; c'est par humilité, que vous voudriez méconnaître père, mère, frère et sœur ?

M. Caffard.

Tout autre que moi pourrait le soupçonner, mais vous devez vous rendre le bien pour le mal. Je suis plus chagrin de l'état où je vous vois, que des soupçons que vous me dites, oui, je supporterai avec patience toutes les injures, pourvu que j'aie le bonheur de sauver votre âme. Il y a déjà long-temps que je vous aurais abandonné à votre malheureux sort, si je n'étais pas convaincu que le bon pasteur doit donner sa vie pour ses brebis. C'est votre femme et votre fille (que j'aime de tout mon cœur) qui m'encouragent à faire tous mes efforts pour vous tirer de l'abîme dans lequel je vous vois sur le point de tomber.

Le bonhomme Cadière.

Tenez, M. Caffard, vous n'avez que trop aimé ma femme ; croyez-moi, aimez un peu moins ma fille ; quant

à mon ame, Dieu en aura soin.
Je crois notre curé constitutionnel
un bon médecin que vous
dit ne vaut pas mieux, je dirai
au bon Dieu, je mets mon ame entre
vos mains, parceque vous êtes le
plus juste de tous les Etres...
Ecoutez, Monsieur, je ne crois point
que le bon Dieu nous damne par
votre parole. Je serai puni parce
que j'aurai mal agi, et non pas
parceque vous m'aurez dit...
Nous avons tous en nous un juge
intérieur qui nous crie, cela n'est
pas conforme à la nature; c'est
ce juge intérieur qui nous avertit
que nous avons mal fait. Vous
pervertir que je sois à vos yeux,
je sens que je fais une bonne action
en obéissant aux loix de mon
pays. Je sens encore que la
religion n'est pas perdue, parce
que vous serez toujours moins à votre aise.

M. Coffare.

Je vois que vous êtes imbu des
principes de cette exécrable
philosophie qui renverse le trône
et l'autel. Si je ne vous aimais
pas, je serais valoir contre vous

mon saint ministère. Je lancerais contre vous les foudres de l'excommunication, le tonnerre tomberait en éclats sur votre maison, l'enfer serait votre partage; et vous auriez sujet de vous repentir devant impiété!

Le Bonhomme (Didière).

Heureux qui a peur, M.r le curé; à vous entendre parler, vous feriez la pluie et le beau temps. Que voulez-vous nous chanter avec votre excommunication? vous feriez dire vous, tomber la foudre sur ma maison? allez débiter ces fadaises aux femmes qui ont assez de faiblesse pour vous écouter. Votre frère, le laboureur (puisqu'il faut que je le nomme) est plus savant que vous. Il sème du blé, il en cueille; il ne va pas demander de quoi vivre, il n'est à charge à personne; c'est un honnête homme que celui là? — maudit valet!.. Je m'arrête..., vous n'êtes pas en état de faire pousser un grain de blé, et vous nous menacez de la foudre!.. vous n'êtes donc qu'un mauvais génie, puisque

sans pouvoir faire de bien, vous
déjà faire du mal ! Croyez-moi,
Monsieur le Curé, à force de mettre
menaces d'un Enfer, nous n'y
croirons bientôt plus, parce que
nous ne pourrons nous persuader
que la bon Dieu nous damne pour
n'avoir pas favorisé l'ambition
des prêtres, selon notre Sainte
religion, l'orgueil perdit les
anges, la vérité vous dit par
ma bouche, que vous pourriez
bien avoir le même sort.

M. Caffare.

(Bas) Pleurage ; il faut au moins
dissimuler. (Haut, frappant sur
l'épaule) Bonhomme cadière, vous
êtes un honnête homme, vous êtes
ferme dans vos principes, vous
craignez la contradiction et vous avez
raison. Je ne croyais pas trouver
autant de fermeté chez vous.
Mais puisque vous êtes ami de la
liberté, je pense que vous avez trop
de bon sens pour inquiéter
personne pour leur opinion
religieuse. Votre femme et votre

fille sont faibles . . .

le bonhomme Cardière.

Ne vous y trompez pas, M.r Caffaré ma femme est folle et ma fille a de l'esprit. vous pourrez faire croire à ma femme toutes ces rêveries des siècles d'ignorance. Elle donne dans les revenants, les loups-garous, les diables qui tuent les prêtres assermentés; en un mot dans toutes les chimères qui sont capables de déshonorer l'esprit humain: mais ma fille se moque de tout. Elle rit, comme toutes les personnes de bon sens, des extravagances de sa pauvre mère, et méprise souverainement les prêtres réfractaires, et les folliges qui les débitent.

M. Caffaré.

Vous êtes un excellent homme, Monsieur Cardière; j'approuve votre fille en tout. Je blâme votre femme, et les scrupules ne sont point l'honneur de son sexe. Que voulez-vous? il ne faut pas désespérer les cerveaux faibles. Votre femme reviendra avec le tems,

en rougisse de ses sottises. Mais ne
parlons rien, laissez lui ses opinions
religieuses.

Le Bonhomme cédière.

Dieu plaise ses folies, Monsieur
le Curé; ne craignez rien, je suis
plus tolérant que les gens de votre
robe; je ne veux pas la contredire,
parceque j'espère que tôt ou tard
elle reviendra. Mais gardez-vous
aussi, Monsieur Cassard, de ne
pas avoir égard à sa faiblesse.
Comme je vous trouve aujourd'hui
dans les bons principes, en allant
à mon jardin je vais vous renvoyer;
j'espère que ce soir, en soupant,
nous la trouverons plus sage.
Adieu, Monsieur Cassard, si vous
opérez sa conversion, si vous
me rendez femme de bon sens...
vous me tromperez bien.

Scène III.

M. Cassard, seul.

Ah! maudit paysan, laisse-
moi faire. Tu n'auras pas besoin
de te donner au diable pour être

tourmenté, quand j'aurai mis deux femmes après toi, que dis-je, deux femmes ! toutes les femmes de la paroisse... mais avant que de nous venger, commençons à mettre le solide de notre côté. Le bonhomme Cadière avec toute sa finesse, jouera bien sot, quand sa femme m'aura donné les mille écus qu'il a gagnés sur le prieuré. Il faut toujours commencer par nous emparer de cette somme. Nous verrons après, si mes talens ne me mettront pas à couvert de tout frère le Cabaretier. (on coupe.) J'entends sa femme ; que je vais me venger !.... Quand l'intérêt domine, il ne faut point hésiter à sacrifier le bon sens ! Voilà ma morale.

Scène IV.

M. Castaret et la bonne femme Cadière.

M. Castaret.

Bonjour, ma chère amie, vous avez l'air bien triste ; je vois bien que votre conscience n'est pas tranquille ; ouvrez moi votre cœur,

vous savez combien je vous aime, et l'intérêt que je prends à votre salut. Ah! ma chère amie, n'est-il pas vrai, que le monde est bien corrompu?

La bonne femme Cardière.

Oui oui, mon cher monsieur Caffare, je ne sais bientôt plus où j'en suis, ni ce que vous allez devenir. Toutes ces affaires là me mettent dans un chagrin qui me fera mourir; je ne fais pas ce que j'ai, je ne suis point tranquille; ma conscience me reproche toujours les moyens dont vous vous êtes servi pour avec moi pour me délivrer du démon de la chair.

M. Caffare.

Toujours des scrupules, ma chère amie; ne savez-vous pas qu'il n'y a que la volonté qui nous damne? Pourvu que votre âme soit à dieu, et qu'elle ne cesse de contempler son objet, les actions du corps ne peuvent la souiller, parce qu'elle est alors dans le sein de Dieu même qu'elle

contemple ; et c'est là que la corruption ne peut l'atteindre. Lorsque vous étiez jeune, je vous ai conseillé de vous élever à ce haut degré de perfection. Par la contemplation vous êtes devenue insensible à la douleur comme au plaisir. Ma chère amie, vos scrupules ne signifient rien, vous pêchez, en vous reprochant d'avoir été trop vertueuse.

La bonne femme Cadière.

Je entends bien, Monsieur le Curé, ma conscience me dit toujours que nous faisions des choses qui n'étaient pas à faire, vous avez beau me répéter que j'étais au ciel je sentais pourtant que j'étais avec vous sur la terre.

M. Cafferé.

Vous parlez bêtement, ma bonne amie, tout cela n'est qu'une illusion du Démon. Vous savez qu'il se transforme en ange de lumière pour nous jetter dans le désespoir. Je vois bien que vous êtes furieuse d'avoir été vaincue. Il vous triomphez de vous, en vous faisant accroire que vos vertus

Son au sang Dieu Crimeb. Aimez-vous
de courage? Soyez convaincue, que ce
que vous n'avez pas eu devoir être un
péché, ne peut pas en être un... Voulez
vous, ma chère amie, que je vous dise
d'où viennent vos inquiétudes?

La bonne femme (Cadière).

Ah! monsieur le curé, je n'en ai point
d'autres.

M. (Caffaro).

Vous êtes plus malade que vous ne
pensez, ma chère amie, vous avez donné
entrée chez vous au démon de l'avarice.
Ces mille écus que vous avez gagné
en revendant le prieuré que votre mari
avoit injustement acheté, ces mille
écus, dis-je, que vous gardez, et qui
sont le prix de l'injustice; voilà,
ma chère, le démon qui vous tourmente.
Pour ne pas tarder à prier, il faut que
vous désespériez, défaites-vous
promptement de cet argent profane,
ces remèdes de l'Église, ce qui appartient
à l'Église, et à Dieu ce qui est à Dieu.

La bonne femme (Cadière).

Quoi, monsieur le curé, cet argent ne
nous appartient pas, nous avons
suivi ces loix, et vous avez toujours

dit d'obéir à ceux qui nous commandent.

M. Caffard, avec force.

Oui, sans doute, mais quand ils ne commandent rien contre la Religion. Une troupe d'impies, de scélérats, de libertins, sont-ils faits pour vous donner des lois, pour dépouiller l'Eglise des Biens qui lui appartiennent? n'est-ce pas un vol manifeste? ah! grand Dieu! que va devenir votre Troupeau? que deviendra notre sainte Religion? Vois-je donc exilé! que puis-je voir l'abomination et la désolation! Croyez-moi, ma chère amie, défaites-vous de cet argent qui sera cause de votre damnation éternelle.

La bonne femme cadière.

Bon Dieu, miséricorde!... Monsieur Caffard, ne savez-vous pas que mon mari veut en augmenter la dot de Julie? Ne savez-vous pas qu'il la destine à monsieur l'Eveillé, qui doit incessamment arriver de Paris pour épouser ma chère Julie.

M. Caffard.

Quelle horreur! Marier Julie avec

un apostat, avec un homme qui a renié
son Dieu et trahi son roi ! Dieu qui
voyez ces abominations, pourquoi
retenez-vous la foudre ?! mère indigne
et barbare, comment pouvez vous consentir à
telle union sacrilège ? comment pouvez vous
voler notre sainte mère l'Eglise,
pour accepter la main d'un homme ?
O mon Dieu ! vous fûtes vendu pour
trente deniers ; aujourd'hui on va
plus loin, on dépouille votre épouse
l'épouse, on met ses vêtements à Venetière,
et le gain de ce trafic honteux servira
à mettre l'innocence dans les mains
de l'impiété. Non, Dieu puissant
vous ne souffrirez pas ces profanations.
Les voix des pasteurs légitimes n'ont
elles donc plus d'empire sur ces
oreilles ? ah ! ma chère amie, que
vous êtes malheureuse ! ne voyez-vous
pas de ventre entr'ouvert pour vous
pas ?

La bonne femme cadière (en pleurant)
ah ! monsieur l'apostat, ayez pitié de
nous, dites-moi, ce qu'il faut faire.
J'ai toujours dit que ces orgues nous
porteraient malheur. Je ne puis
cependant pas disposer dans le
consentement de mon mari. Qu'en
pensez vous ?

M. Caffarel.

Votre mari peut-il vous ordonner de vous damner, pauvre femme que vous êtes ; je vous ai bien avoir pitié de vous. Donnez-moi cet argent, afin que je puisse faire prier Dieu pour le salut de votre âme, et vous serez délivrée pour toujours de ces malheurs qui sont prêts à fondre sur votre tête. Ne voyez-vous pas les morts qui vous suivent. N'entendez-vous pas les âmes des pendulaires qui vous crient : — Reprenez cet argent que l'a produit un bien injustement acquis ; songez que nous ne l'avions donné, que pour obtenir des prières. Vous en devez prier, mais tu deviens responsable de nos souffrances.

Scène 5e.

M. Caffarel, la bonne femme Cadière, Julie.

M. Caffarel.

Approchez, belle Julie, aidez-moi à tirer votre mère de l'abîme dans le quel elle se précipita en voulant vous y plonger vous même.

Julie (avec empressement et douleur)
Ma mère ! ma tendre mère ! qu'avez-vous ? vous voilà dans un état affreux.

La bonne femme Cadière (en pleurant)
Ah ! ma fille, je suis damnée ; les mille écus que nous réservions pour le jour de ton mariage appartiennent à l'Église. Les morts me les redemandent... les ames crient.... le démon de l'avarice.... ah !... ah !... je suis perdue.

Julie.
Rassurez-vous, ma mère, Monsieur n'est pas le bon Dieu. Il vous convient bien, Monsieur Caffard, d'abuser des droits sacrés de l'hospitalité, et de rester chez nous pour nous désoler. Si mon père savoit les propos que vous tenez à ma mère, il vous mettroit comme vous le méritez. Cela est indigne !... Ma mère, ne craignez rien ; s'il ne faut que donner les mille écus pour vous rassurer, donnez-les à quelque personne vertueuse qui sera plus agréable à Dieu que Monsieur Caffard.

M. Cassare.

(bas.) Ce n'est pas là mon compte.
(haut.) A qui vous adresserez-vous
importuns que vous êtes ? où
trouverez-vous des hommes assez
vertueux pour acquitter cette Dette ?
Etes-vous aux Enfers, ne savez vous
pas que leurs prières tourmentent
les morts.

Julie

Croyez-vous, M. Cassare, que
vous me prêtez sur plus vertueux
que vous ; si nous étions assez simples
pour nous adresser à eux, ils auroient
la probité de nous refuser avec
courage de se moquer de nous...
Nous les prierons nous-mêmes, et
nos prières valent bien les vôtres.
Car s'il est vrai que cet argent ne
nous appartient pas, il est encore
bien plus sûr que il n'est pas à
vous.

M. Cassare.

Je serais bien fâché qu'il fut
à moi ; ce n'est pas aussi pour
moi que je le demande. Hélas ! -
c'est pour soulager ces amis infortunés
qui gémissent, et dont il me semble
entendre la voix ! ah, mes Enfans,
que vous êtes malheureux.

Julie.

Je vous devine, M. Caffaré; vous
seriez fâché d'avoir cet argent et vous
seriez bien aise que ma mère vous le
donnât. J'ai eu de la confiance en vous
tant que je ne vous ai cru que malheureux;
mais aujourd'hui que je vois que vous
spéculez à abuser de la simplicité,
je ne suis plus digne de votre estime.
Vous me feriez haïr notre Sainte
Religion, vous vous moquez de
tout ce qu'il y a de plus sacré!
J'ai entendu votre conversation
que vous avez eue avec ma mère,
on m'avait bien dit qu'un prêtre
réfractaire était bien méchant;
mais je ne le croyais pas si scélérat!
Je vais rapporter à mon père la façon
dont vous avez délivré votre mère du
démon de la chair, et les moyens
dont vous vous servez pour les
délivrer du démon de l'avarice.

M. Caffaré (avec transport, en arrêtant Julie.)

Ah! Julie, arrêtez!.. qu'allez-
vous faire? Que exigez-vous de
moi? Que voulez-vous que je fasse?
parlez, ordonnez, j'obéis.

Julie.

Voilà ces simagrées? voyez-vous

comme il se radoucit. Eh bien ! Je vous ordonne de dire du bien de M. Orville, de presser mon mariage avec lui, de renoncer à escroquer les mille écus pour les quels vous faites tant de bruit ; je vous enjoins de parler en honnête homme, si vous le pouvez ; de rassurer ma mère, vous pouvez vous fier sur son âme ; je veux souper avec elle, je ne dois pas être témoin de tout ce que vous devez lui dire pour calmer les remords de sa conscience ; mais si elle n'est pas plus tranquille dans un quart d'heure, songez à ce que je vous ai promis ; je dévoile vos horreurs ; je vous dénonce à la province pour ce que vous êtes, c'est à dire pour un hypocrite, sans foi, sans mœurs, sans probité, sans religion, entendez-vous, monsieur l'apôtre ? Adieu, songez à tout ce que je viens de vous dire, réparez, si vous pouvez, le mal que vous avez fait.

Scène 6e.

M. Cassard, la bonne femme Cadière.

M. Cassard.

Je suis tout interdit ! Je ne sais d'où j'en suis ! ah ! ma chère amie, est-ce bien Julie qui vient de parler ? Je la croyais si douce, et c'est un démon incarné. avec quelle hauteur et quelle fierté, elle parle à son père ! J'ai pris tant de peine après elle, j'ai voulu lui apprendre son catéchisme, et ses prières ; voilà la récompense ! ah ! c'est son père qui la damne et la pervertit toute en un jour !

La bonne femme Cadière.

M. le curé j'ai grand honte que notre fille nous ait entendu. J'avais bien raison de vous dire que le moyen que vous aviez employé pour me guérir, ne me faisait pas la conscience. Car enfin ce qui est mal ne peut pas être un bien ; si nous n'obtenons rien que du bien, Julie ne vous aurait pas imposé

silence. Venez, M. le curé, quand on se comporte bien, on n'a rien à craindre.

M. Caffaro.

Croyez, ma chère amie, Julie est encore trop jeune pour lui expliquer cet état de perfection. D'ailleurs le siècle où nous sommes, on est si porté à interpréter en mal les actions les plus saintes! D'ailleurs on tient toute à cette terre. Qu'il n'est pas aisé de se persuader qu'il y ait des personnes assez pieuses pour être insensibles à tous les objets qui les environnent, et pour ne jouir que de Dieu, à l'imitation de celles que nous ne voyons que la créature, ce sont des mystères qui ne peuvent être compris que par un petit nombre d'élus. En permettre la révélation, ce serait s'exposer à tous les ridicules du libertinage. Si Julie n'était pas aussi pervertie qu'elle l'est, je lui ferais bientôt goûter cette sublime morale; elle verrait que ce qu'elle regarde comme

un crime, et le plus grand degré de perfection à laquelle une âme sur la terre puisse atteindre. Et si vous m'avez vu prendre la posture d'un suppliant, c'était moins par crainte pour moi, que par amitié pour elle. Le désir que j'ai du salut de son âme, ne m'a pas permis de m'exposer à se perdre pour jamais par la plus infâme des calomnies.

La bonne femme cadière.

M. le curé tout ceci ne me rassure point; j'ai toujours cru que lorsque vous disiez que mon âme était au ciel, vous ne deviez pas être maître de mon corps! Le bon Dieu permet que tout se révèle; la vérité a toujours sa récompense, en le crime son supplice.

M. Cauvière (après avoir rêvé) (bas) Que les femmes sont fâcheuses! Tirons nous de ce pas dangereux. (haut) Ma chère amie, je ne veux maintenant que vous

délivrez du démon de l'avarice ;
Je ne vous parle point de vos mille
écus, vous les trouverez en garde ;
jusqu'à ce que le ciel vous ait
instruit, et vous ait indiqué
l'usage que vous devez en faire.
Soyez sûre qu'il ne tardera
point à vous manifester sa
volonté ! C'est alors que vous
serez tranquille ; et que vous
serez quelque chose d'abominable. Et que le démon
qui veut vous induire en erreur ;
C'est dans ce moment que vous
verrez, si je suis un honnête
homme, un fripon, un
hypocrite, un scélérat.
Je vais prier Dieu pour qu'il
vous éclaire, j'attends en
attendant de votre côté. Mais
si Dieu m'exauce, soyez
sûre que alors mes, votre
conscience sera tranquille.
ou je consens à passer pour
le plus scélérat des

Homme.

fin du premier acte.

Acte II.

Scène 1ère

Lux (comme femme cordière) (Seule, de grand matin, ayant une bourse à la main, paraît toute effrayée.)

Oui, mon Dieu, je vous obéirai! Cet argent ne sera pas à compte de ma part ainsi que de ceux de ma famille. Ah! M. Caffard vous avez bien raison de me dire que le ciel ne tarderait pas à me manifester sa volonté!... Je suis encore toute tremblante... L'Esprit infernal sous mes pas.... ah! que les libertins qui se moquent de tout font un grand tort; s'ils avaient vu ce que j'ai vu, ils changeraient bien de langage... qu'ils me disent donc maintenant qu'il n'y a point de purgatoire... que ce sont les prêtres qui l'ont inventé pour attraper l'argent des pauvres!

gueb. Ah! monsieur le fondateur du Prieuré, épargnez-moi!... J'ai toujours cru au pouvoir noir... Je ferai prier pour vous, espoir de me pourvoir... en mille ans ne reparaîtra pas longtemps dans ma mémoire, vous m'avez commandé de le donner au premier homme que je rencontrerai; je suivrai de point en point votre ordre... Mais si celui que je rencontrerai le premier n'est pas prêtre... que importe, la providence a voir mieux que moi il faut au fondateur de Prieuré que moi! Je dois m'en tenir à ce que m'a dit le spectre... Allons entendre une bonne messe; je prierai pour vous, M. le fondateur! Je ne vous oublierai jamais! mais après quand vous serez en paradis, j'espère que vous viendrez bien y retenir ma place. Allons, Sortons. (Elle va ouvrir la porte et se recule avec surprise.) Ah! mon dieu! Je pue.

Scène II.

La bonne femme Cadière, et l'Eveillé.

L'Eveillé, (en garde national vainqueur de la Bastille)

Ou diable allez-vous donc comme ça Matin, Mad.e Cadière ; votre Serviteur, comment vous portez vous ? Julie, ma chère Julie est-elle en bonne Santé ? m'est-elle toujours fidelle ? Je viens de poser en sept mains les couronnes civiques dont la patrie a daigné m'honorer. Je viens l'épouser pour lui faire partager la gloire que j'ai acquise, en contribuant à la prise de la Bastille... Qu'avez-vous donc Mad.e Cadière ? vous me regardez avec un étonnement mêlé d'inquiétude qui me surprend moi même ?

La bonne femme Cadière (regardant avec de grands yeux)

Je ne sais plus d'où j'en suis ?

Tout ce que je voi, tout ce que j'entends, tout ce qui m'environne me trouble l'imagination.

St Preillé.

Mad.e Cadière, je suis St Preillé, ne me reconnaissez-vous pas?

La bonne femme Cadière.

Je vous connais bien, mon cher ami, mais est-ce bien à vous que le fondateur veut que je donne les mille écus, que nous avons gagnés sur le prieuré, et prierez-vous bien le bon Dieu pour lui?

St Preillé.

Je prie le bon Dieu pour tout le monde Mad.e Cadière, puisque tous les hommes sont mes frères, mais savez-vous? que voulez vous dire avec votre fondateur et ces mille écus gagnés sur un prieuré?

La bonne femme Cadière

Vous ne jasez pas, mon cher; tout ce qui se passe, cette bourse

devrais augmenter la dot de Julie ;
Mon mari devrait vous la présenter
le premier jour de vos noces. Eh !
bien ces mille écus ne nous appartiennent
pas, c'est un vol que nous avons
fait.

L'Eveillé.

Il faut les rendre à qui ils
appartiennent ; le bien mal acquis
ne prospère jamais.

La bonne femme Cadière.

Comment voulez-vous que nous
fassions, ces mille écus appartiennent
aux morts ?

L'Eveillé.

En ce cas, il faut les rendre à
leurs parents, et s'ils n'en ont
pas, il faut les donner aux
pauvres.

La bonne femme Cadière.

Où voulez-vous que je trouve les
parents du fondateur ? il y a plus
de trois cents ans qu'il souffre
dans le purgatoire ; le pauvre
homme, il a bien encore besoin

assez de prières ! il m'a dit cette nuit de donner cet argent au premier homme qui se présenterait devant moi. Vous êtes le premier, tenez le voilà ; faites prier le bon Dieu pour le repos de son âme, et priez le pour vous même, il ne sera point expliqué.

L'Eveillé.

bas. (Voilà un tour de fripon, la bonne femme a perdu la tête.

haut. Ne dites vous pas, madame, que cet argent était destiné à augmenter la dot de Julie.

La bonne femme cadière oui.

L'Eveillé.

Qu'il vous vient d'un prieuré que vous avez accepté de la nation ?

La bonne femme cadière. oui.

L'Eveillé.

lequel prieuré probablement vous avez revendu aux conditions qu'on vous donnerait mille écus

argent comptant ?

La bonne femme Cadière.

Oui, monsieur, oui, vous y voilà.

L'Éveillé.

Eh bien ! Madame, cet argent vous appartient puisque vous êtes libre d'acheter, et de vendre comme bon vous semble, la vente des Biens nationaux est selon les règles de l'équité et de la justice ; vous n'avez donc rien à craindre. Quelque fanatiques vous aient menacée de l'Enfer, et vous aurez, cette nuit, cru voir le fondateur lui même.

La bonne femme Cadière.

Je n'ai point rêvé, mon cher ; j'ai bien vu, j'ai entendu, j'ai touché. Je n'étais point endormie, le pauvre monsieur, quand j'y pense, était tout en feu, et quand il m'a touchée, il ne m'a point brûlée. ah ! quel miracle ! ainsi, mon cher, prend cette bourse, car il m'a dit que je jetasse la donnais pour au premier homme que je rencontrerais, il reviendrait la nuit suivante, il me chatouillerait

comme je le mérite ... Je tremble ; aie pitié de moi, charge-toi de cette bourse, et ne manque pas de faire prier Dieu pour lui.

L'Éveillé.

Quand vous guérir, madame cadière, que ne ferais-je pas ! Je me charge de tout, soyez tranquille ; puisque le fondateur me donne la bourse elle ne perdra rien de sa destination ; j'en ferai présent à Julie. Oh ! quand nous serons mariés, nous acquitterons tous les deux gaillardement la fondation ... voulez vous bien me permettre de voir ma chère Julie ? il est peut être encore de bon matin, je crains de troubler le sommeil de l'innocence.

La bonne femme Cadière.

Vous ne verrez point ma fille, avant qu'elle n'ait été à la messe d'un bon Prêtre, qui doit la dire dans une maison voisine.

L'Éveillé.

Parbleu, madame cadière, vous me permettrez de voir Julie avant qu'elle n'ait été à la messe.

La Comtesse femme Cadière.

Vous ne verrez point ma fille, avant que je n'aie consulté M. Coffrand sur tout ce qui m'est arrivé cette nuit; je veux aussi qu'il vous parle et qu'il commence votre conversation, car on dit qu'à Saïd, vous êtes devenue impie, vous ne croyez point en Dieu; et si pourtant vous voyiez tous les miracles qui se passent tous les jours, si vous saviez tout ce que la Comtesse vierge a fait....

L'Eveillé.

Mais au moins, madame Cadière, permettez-moi d'aller à la messe avec Julie.

La Comtesse femme Cadière.

Cela est impossible, le Prêtre ne la dirait pas devant vous; il faut, avant, que vous soyez relevée de votre excommunication; nos prêtres ne ressemblent pas à vos Pasteurs, ils ne célèbrent point les Saints mystères devant les Hérétiques; patience, vous ne serez pas longtems ainsi sans être converti, quand vous vous aurons fait connaître

la vérité, vous serez étonné des miracles qui s'opèrent tous les jours, et je veux vous voir pleurer sur votre erreur. — Sans adieu.

Scène III.

L'Eveillé, Seul.

Que la nation française est encore superstitieuse! que les prêtres réfractaires sont à mes yeux d'abominables monstres! L'assemblée nationale, les amis de la constitution travailleront longtemps encore avant de faire briller un rayon de lumière dans les campagnes. Si toute la famille ressemble à la bonne femme Radière, ma foi, je désespère de pouvoir épouser Julie!... Julie a trop d'esprit pour donner dans de semblables extravagances, son cœur est trop droit pour ne pas approuver le ridicule, disons mieux l'infamie qui doit accompagner la superstition... L'amante d'un vainqueur de la bastille doit avoir une âme élevée; l'erreur du peuple, les absurdités que des scélérats débitent

tous les jours à pour l'effrayer, inspirent
tous à tous le mépris et la pitié. O
ma Julie! tu penseras, tu raisonneras:
je craindrais de t'outrager, si j'osais
te croire un instant capable d'ajouter
foi aux sottises que l'ambition
persuade à l'ignorance; oui, Julie,
ton amant ne trouvera entre la tendresse
et non le fanatisme; tu seras vertueuse
pour toi; ta dévotion ne sera que
pour édification.... Non, tu
n'exigeras point de moi que je fasse
l'hypocrite; tu rougirais toi-même
d'encourager un vainqueur de ses
dépouilles avec les liens de la superstition.
Ô Julie! quel bonheur pour moi de
posséder une épouse aussi tendre que
sage!... femmes de Paris, si vous
joignies au courage la vertu des campagnes,
vous seriez des divinités; l'homme
se prosternerait devant vous avec
le même respect qu'il se prosterne
devant l'objet de son culte, et
si les habitants des campagnes avaient
autant de lumières que de vertus, le
bonheur serait sur la terre....
Représentants du peuple français,
et vous tous qui vous glorifiez d'être
les amis de la constitution, inspirez à

moeurs, éclairer les campagnes, la France deviendra la terre promise, le séjour de la félicité . . . Voilà mon réveille-matin qui sonne . . . mais j'apperçois l'ancien curé . . . M.r Caffard; il va faire son possible pour m'empêcher de me marier, je m'attendois à pareille scène.

Scène VI.

L'Eveillé, M. Caffard.

L'Eveillé.

Bonjour, M. l'abbé; comment va la joie?

M. Caffard.

Fort bien, et vous, mon cher l'Eveillé, avez-vous vu Julie?

L'Eveillé.

Pas encore; je m'attendois avec toute l'impatience que m'inspire le plus tendre de voir sa maîtresse. J'ai marché toute la nuit pour jouir plus promptement de ce plaisir. Je m'étois figuré à tout le chemin de mon retour l'arrivée de

premier dans cette maison, ma diligence m'a valu ces mille écus, que Madame Cordière allait tout simplement donner au premier venu.

M. Caffard.

Je sais tout cela, mon cher N'Eveillé.

N'Eveillé.

Eh bien! M. l'Abbé, puisque vous le savez, vous devriez bien guérir son imagination, vous pouvez beaucoup sur elle, persuadez lui donc qu'il n'y a point de revenant, car, ma foi, je crois que nous serons bientôt obligés de la mettre aux petites maisons.

M. Caffard.

Mon cher N'Eveillé, elle n'est pas si folle que vous pensez, ce n'est pas parce qu'elle a vu un revenant qu'elle vous a donné ces mille écus, elle a ses raisons, et vous ne tarderez pas à en être instruit par vos yeux, si elle fait semblant d'être fanatique avec Julie, elles ont encore leurs raisons; elles voudraient bien

s'il étoit possible, vous persuader qu'il y a des revenants, pour vous faire croire quelque chose de plus incompréhensible.

L'Evêque (avec agitation)

Vous m'étonnez, M. l'abbé; avez vous fait serment?

M. Cassaret.

Non, mais je suis pour être plus partisan de la constitution que vous même. Je n'ai différé que pour prêter avec plus de fruit les lois sublimes qui doivent faire le bonheur de la France. Quand j'ai vu que l'on ne voulait pas écouter les dignes prêtres que les gens de campagne osent regarder comme des intrus, je me suis dit à moi même, si je prête le serment, je ne pourrai plus faire le bien; mon peuple n'aura plus de confiance en moi; il faut donc que je fasse semblant d'imiter les prêtres réfractaires; les ignorants, me croyant de leur parti m'écouteront, et je les forcerai à aimer la constitution.

M. Oveillé.

Vous me surprenez étrangement, M. l'abbé ; voilà un patriotisme dont je n'avais pas l'idée ; le sacrifice que vous faites à la patrie mérite tous les éloges des conquérans de la liberté.

M. Caffaro.

Nous sommes, monsieur, sur la terre pour faire respecter les lois ; n'avons nous pas prêté les premiers contre les tyrans &c ? eh ! si mes confrères avaient envisagé la constitution civile du clergé, comme moi, s'ils avaient vu avec mes yeux !... la France serait tranquille ; la noblesse reléguée dans le fond des campagnes y vivrait ignorée et souffrirait malgré son orgueil, le supplice de l'égalité. Oui, monsieur, les prêtres ont tout gâté, leur système impie et barbare est capable de faire tomber les peuples dans la plus stupide ignorance, si malheureusement leur exécrable projet réussissait, la France ne serait bientôt plus qu'un cloaque de bêtes

que quelques Brigands se partageraient,
et qu'ils ne conduiraient que avec le
fouet en l'équitation ! Est-il possible
qu'un prêtre qui doit être l'ami des
hommes, soit leur plus cruel ennemi
et le plus implacable des tyrans !

Les Tyrans ont des satellites
pour faire exécuter leurs volontés
féroces ; les Prêtres ont aussi les leurs ;
quoique ils soient invisibles, ils
n'en font pas moins craindre des
ignorants. Car malheureux ne
cessent de frapper l'imagination
des peuples, s'ils les épouvantent
par la crainte des Supplices
éternels ! Soyons moins cruels
que eux ; mais puissent-ils
souffrir aussi longtems que les
ténèbres seront sur la surface du
globe ; leurs peines seront éter-
nelles, parceque leurs crimes
existeront toujours.

L'Oeille (avec transport.)
Je vous embrasse, digne et vertueux
proscrit, ah ! si tous les Prêtres

vous aussi rassemblé, l'assemblée constituante n'eut pas eu besoin de décréter le serment.

M. Gaffard.

Elle a très bien fait de l'exiger, elle n'a que trop différé. Si tous l'eussent prêté, peut-être n'auraient-ils pas eu le front de se parjurer à la face de l'univers. Ils étaient décidés à opérer une contre-révolution, quand ce peuple aurait été assez fanatisé, ils étaient résolus d'abandonner leurs fonctions, le serment a déconcerté leurs perfides projets. Mais, malheureusement, ils ne réussissent que trop encore, les erreurs dans lesquelles ils jettent les peuples sont aussi préjudiciables aux sciences, que funestes aux mœurs !... Julie, la pauvre Julie, est la triste victime.

L'Éveillé.

Julie est la victime !... n'est-elle que moins victime que de l'erreur ?... Je tremble ! la superstition aurait-elle corrompu la pureté de ses mœurs ?

M. Cappard.

Je ne vous aimerais pas, si j'étais assez lâche pour vous cacher la vérité. Vous avez fait pour la vertu, les réfractaires ne travaillent que pour le vice ; un mauvais prêtre est le plus terrible monstre qui soit dans la nature. Rien n'est sacré pour lui ; le Dieu de l'univers n'est dans ses mains que l'instrument dont il se sert pour parvenir à son but criminel ; c'est en son nom qu'il séduit l'innocence, c'est en son nom qu'il dépouille les simples pour satisfaire sa cupidité ; il sait plier la religion à tous ses desseins ambitieux, et pour tout dire enfin il séduit l'innocence avec la même facilité qu'il intimide les mourans.

L'Eveillé (avec douleur)

Ah ! cruel que vous êtes, éloignez de mes yeux le coup ! Julie, ma Julie ! la vertu même aurait succombé ! Non ! Son cœur est trop droit ; en vain, au nom du ciel, l'aurait-on sollicitée de commettre le crime, la

seule proposition d'heureux soient rendus d'horreur .... oui, Julie, tu m'es fidelle, et tout l'enfer désespéré n'est pas capable de me ravir ton cœur !... Mais ces trilles cent qu'on vient en arrivant me jetter à la tête .. cette Madame Lucidière, qui ne veut pas que je lui parle avant qu'elle ait été à la messe ?.... ces miracles qui s'opèrent tous les jours ?.. tout me confond !... Que ne suis-je resté à Paris ! — acheves, Monsieur, je retourne à l'instant sans revoir l'infidelle.

M. Cassard.

Calmez vous, mon cher ami, restez parmi nous ; le malheur qui est arrivé à Julie ne doit point affecter un philosophe ; nous avons besoin d'un patriote comme vous pour faire aimer les Loix. Que vous importe qu'un Scelerat ait abusé de la simplicité de Julie ? elle ne vous doit rien avant d'être votre Epouse.

L'Eveillé.

Quelle morale, M. l'Abbé! elle ne me doit rien! non, mais elle se doit à elle même, elle se devait à mon amour! O Dieu! le crime pénètre donc jusques dans les campagnes! il attaque la vertu jusques dans son sanctuaire! ceux qui devraient la faire aimer sont les premiers à la corrompre! Et la honte ne tombe pas en éclats sur la corruptrice de l'innocence!.. Rentrez, Julie portez donc avec elle le fruit de son iniquité?

M. Cassard.

Depuis cinq mois, voilà la raison pour laquelle on prépare votre retour, voilà la cause qui a fait augmenter sa dot de mille écus.

L'Eveillé.

Et ces mille écus sont sans doute encore le prix de sa faiblesse, et la récompense de mon déshonneur? Tenez, M. l'Abbé, les voilà, rendez-

lui à son infâme mère ! puisse-t-il couvrir ces argens en peu jours.... Je pars pour Paris. Voilà un fils de patriotisme que je trouverai de mettre.

M. Caffard. (offrant la bourse.)

Reprenez cet argent, il vous sera utile pour faire votre voyage, et vous dédommager de ce qu'il vous en coûte.

L'Oeillé.

Quoi ! M. l'Abbé, vous osez me conseiller une bassesse ! apprenez que un vainqueur de la Bastille est un homme irréprochable, que l'on ne peut séduire ! apprenez qu'on ne le trouve jamais que dans le chemin de l'honneur ! tout ce qui n'est pas amour de la patrie est un crime à ses yeux !... (il lui arrache la bourse.) Donnez-moi ces argens ; j'entends Madame Cadière, je vais lui remettre, et lui faire moi même mon compliment.

M. Caffard.

Sortez avec modération....

Scène 5e.

L'Eveillé, M. Cassard, et la bonne femme Cadière.

L'Eveillé.

Approchez, Madame, je ne puis refuser d'être de vos visions méditées; quoi! vous osez me présenter l'indigne récompense de vos faits et gestes et de votre fidélité, en cet instant sous le voile de la superstition que vous me présentez la coupe de mon déshonneur?! allez, vous êtes plus abominable à mes yeux que Julie même!... Sa cruelle fait bien de ne pas paraître devant moi.

La bonne femme Cadière.

Qu'avez-vous donc, M. l'Eveillé? est-ce à cause que Julie n'est pas venue? elle vient de suivre une procession qui va à notre-Dame du Chêne; je lui ai dit que vous étiez ici, elle m'a répondu qu'elle voulait avant tout s'acquitter

de ce petit devoir de religion.

M. Cassard (d'un ton moqueur.)

Fort bien, c'est tout à fait édifiant.

L'Oreille (avec fureur.)

Ciel! qu'entends-je? Dieu! que vous êtes outragé! notre sainte religion est le masque dont on se sert pour couvrir la turpitude! Monstres, qui égarez les peuples, les rendrez-vous coupables victimes de votre scélératesse! et la foudre du ciel, en vain pulvérisante, n'annoncera-t-elle pas un jour à l'univers entier combien vous êtes coupables? ah! quittons cette terre maudite, allons vivre au sein de l'humanité, laissons les superstitions aux imbécilles, laissons-les dans l'esclavage. L'humanité de la philosophie vaut mieux que la charité des chrétiens!

M. Cassard.

Comment votre fille aussi n'a-

t-elle pas montré plus d'empressement pour voir l'objet de ses désirs ? Je vous ai toujours conseillé, madame Cadière, de veiller sur elle.

L'Éveillé.

Eh ! vous n'avez pas évoqué ce honnête homme ?... aller, mère barbare, infâme et sacrilège, puissiez-vous recevoir la récompense de vos crimes ! Tenez, voilà votre argent, (il lui jette la bourse) cédez.

Scène 6e

M. Cafforé, la bonne femme Cadière.

M. Cafforé.

Vous voyez, ma chère amie, que Dieu vous favorise ; ah ! c'est un trait de la providence, que Dieu ait permis que vous voyez venir m'annoncer que ce libertin était arrêté ; votre chère fille était perdue si ce monstre l'avait épousée ! Heureusement que vous en voilà

débarrassée. Croirez-vous maintenant à mes prédictions ? Le ciel vous a-t-il bien entendue, manifesté sa volonté ?

La bonne femme Cadière.

Oui, oui, M. Cassard ! Je sais ce que tout cela signifie, tout est mystère autour de moi ! Le frère m'a dit de donner mon argent au premier venu ; l'Oreille est le premier homme que j'ai aperçu ; pouvais-je faire autrement ? — cependant je ne puis donner cet argent à personne, puisque l'Oreille n'a pas voulu le recevoir.

M. Cassard.

(bas.) C'est une folie de ma part, parce qu'il me faut réparer. —

(haut.) Ne voyez-vous pas, malheureuse que vous êtes, que le Seigneur déploye sur vous sa juste vengeance ? il vous avertit par ces miracles les plus évidents ; il vous fait la grâce de vous envoyer un esprit pour vous instruire ; vous

persister à vouloir donner votre fille
à un impie, à un vagabond, à un
homme qui n'a ni mœurs, ni religion,
à un homme qui vient de me dire
qu'il ne venait que pour emmener
votre fille à Paris, afin que sa
beauté pût le dédommager de son
voyage, en faire sa fortune ! ah !
ma chère amie, le démon l'a conduit
ce matin à votre porte ; et vous lui
avez donné sans aucun examen
votre argent pour prier Dieu pour
les amis ! Depuis quand les
Païens ont-ils reçu le caractère
sacré pour offrir le sacrifice ?
Depuis quand les libertins de cette
espèce, qui disent que l'humanité
philosophique vaut mieux que
la charité chrétienne, sont-ils
ministres des autels ? vous avez
entendu son blasphème, vous
en êtes témoin ! mère infortunée,
vous donnez votre fille à cet impie !
vous donnez votre argent, pour
engraisser le diable et prier Dieu
pour les amis du pourgatoire !

auquel Dieu l'a frappé d'aveuglement,
et sa folie tourne à votre confusion.
Déterminez-vous enfin à souffrir
avec patience les justes punitions
que vous avez méritées.

La bonne femme Cadière.

Ah! Monsieur Caffarel, je meurs
de peur, priez Dieu pour moi.

M. Caffarel. (bas.)

Volontiers; j'entends votre mari,
s'il vous parle de M. Cuillé, dites-lui
qu'il est venu, que vous l'avez renvoyé,
et que, s'il le veut pour son gendre,
vous aimez mieux plaider en séparation
que de vous damner. Soyez ferme,
vous devez être la maîtresse, et dominer
les impies. C'est une si belle chose
que de souffrir le martyre! et de
souffrir sur-tout pour la vérité,
pour Dieu et pour la bonne vierge
Marie!

Scène

Scène VII.

Le bonhomme Cadière, M. Cassard, la bonne femme Cadière.

Le bonhomme Cadière.

Ah ! ah ! ah ! M'Eveillé est donc de retour ? C'est un brave garçon ! Julie doit être bien aise ! mais je suis étonné comment il n'a pas été leur tenir compagnie ! après tout il a raison, ils ont toute la journée à parler ! D'ailleurs, il n'y a pas de danger, ce soir nous allons les marier ; dis-donc, ma femme, que j'aille embrasser ce brave vainqueur de la Bastille.

La bonne femme Cadière.

Je serais bien aise d'être de la noce ensemble ! Ma fille avec un impie, un libertin, un homme perdu de mœurs, un ennemi de Dieu ! Ah ! il a bien fait de reprendre le chemin de Paris ! Crois-tu que j'aurais souffert qu'il nous eut enlevé ma fille à Paris, que pour la mettre à l'encognure ? qu'il aille chez ses philosophes, et qu'il nous laisse tranquilles ! Il est

pourtie, Dieumercie.

Le bon homme Cadière.

Quoi! il est parti sans voir Julie!...
Sa Julie!... Entendez Julie!...

La bonne femme Cadière.

Oui, oui, très heureusement. Eh! c'est bien un grand miracle que le bon Dieu vient d'opérer! vous seriez bien, mon cher mari, d'avoir plus de religion; car je vous déclare net que si vous n'écoutez vos intérêts, ces prêtres sacrilèges que le Seigneur nous a donnés dans sa colère; si vous persistez à vouloir donner votre fille en mariage à un libertin, je vais procéder en séparation de corps et de biens; m'entendez-vous.

Le bon homme Cadière.

Ouais! qu'est-ce que tout cela signifie! Je connais votre caractère mon cher! Il faut que vous soyez un grand fourbe pour abuser de la droiture sacrée de l'hospitalité! osez-vous sans pudeur troubler les familles, diviser les ménages, intimider les citoyens, révolter les

Cupant contre leurs parens, armés du
couteau du fanatisme l'Epoux contre
l'Epouse ?... égarés des grappes,
cherchez à faire revenir les siècles
d'ignorance, se moquer de la religion,
rire de tout ce qu'il y a de plus sacré,
calomnier tout ce qu'il y a de plus
saint, faire tout le mal au nom d'un
Dieu ; voilà donc l'infâme métier
d'un prêtre réfractaire ! Si dans
trois jours vous n'êtes pas sorti, je
vous dénonce ; je vous défends de
désormais de parler à ma femme.
Allez, Madame, vaquer à votre ménage,
veiller sur vos domestiques, ayez
soin de tout, excepter de mon dieu ;
voilà quelle doit être votre religion.
Si je vous trouve, M. Caffard, avec
ma femme, ou avec ma fille, je
n'attends pas trois jours &.

M. Caffard.

Ah ! je te loue, ô ciel, de ta
persévérance ! puisque les
humiliations que j'éprouve sur
la terre, me méritent la couronne des
justes ! je vais de ce pas offrir ce

Saint Pacrise, afin que Dieu
touche votre cœur, et rétablisse
l'intelligence dans votre maison.

Scène VIII.

Le bonhomme Crédière (seul.)

Marcize, scélérat hypocrite.
Je vais de mon côté chercher après
St Preillé, afin de le démasquer,
et de connaître à fond toute ta
noirceur, ta fourberie, ton
ingratitude et ton impiété.

Fin du second acte.

Acte troisième et dernier.

Scène première

Julie, Suite.

Il est onze heures, et mon père n'est pas encore arrivé !... J'ai couru toute la journée, je suis excédée de fatigue; mon cœur est dans une agitation que je ne puis exprimer; partagée entre Valmour et la piété filiale, je tremble pour mon père et je crains pour mon amant ! Que les hommes sont pervers ! qu'ils sont cruels ! O mon cher St Preux, as-tu pu croire un instant les calomnies du plus scélérat des hommes ? Pourrais-tu m'avoir abandonnée sans me voir, toi Julie ? Que ne m'attendais-tu pour m'accabler de reproches ? Tu aurais reconnu l'imposture, et ta confusion m'aurait vengée de ta crédulité ! Que dis-je ! ton âme

est trop élevée ; en me supposant une faiblesse, tu n'aurais pas voulu t'avilir jusqu'à m'accabler de reproches ; je te croirais contenté de me plaindre, et ton cœur sensible eût souffert de mon humiliation. Viens, mon cher ami, viens, connais, par toi même la vertu de ta Julie, reconnais tout mon cœur pour toi ! Quel martyre sur la terre pourrait te ravir mon cœur ! Mais mon père ne revient point, je tremble ! quelle idée sinistre se présente à mon imagination ? Si le scélérat avait fait assassiner ! De quoi n'est pas capable celui qui se joue de tout ce qu'il y a de plus sacré ? Le fanatisme est le fils aîné du crime. O mon père ! o mon amant ! Dieu ! ne permettez pas que le crime ait ici et l'innocence, et l'innocence l'agitation du crime (on frappe) j'entends frapper ; voilà mon père, courons aux devants de lui.

Scène

Scène II.

L'Éveillé et Julie.

(L'Éveillé veut embrasser Julie.)

Julie, (le repoussant.)

Cruel, pouvez-vous!...

L'Éveillé.

Julie, accablez-moi des reproches les plus vifs, je les mérite; j'ai pu soupçonner votre vertu; je vous ai cru capable d'une faiblesse! ah! Julie, que je suis coupable!

Julie.

Mon cher ami, je te pardonne; où est mon père?

L'Éveillé.

Ton père, ma chère Julie, est allé chez le Juge de Paix, il doit arriver incessamment avec des témoins, il veut conclure ce soir.

Julie.

Ce soir; cela est impossible, ce bandeau ne pourra pas s'oublier, comment avoir le consentement de ma mère?

Eveillé.

Julie, ne t'inquiète point ; le mariage n'est plus regardé en France que comme un contrat civil ; ainsi toutes les formalités qu'on employoit ci-devant ne sont point de la loi de l'essence du mariage. Le clergé n'avoit mis tant d'entraves au consentement mutuel des contractans que pour donner plus d'autorité aux prêtres. D'ailleurs, si tu es trop scrupuleuse pour prendre un époux sans avoir reçu le sacrement, nous prierons M. l'Abbé de nous donner la bénédiction nuptiale.

Julie.

Je ne puis entendre prononcer son nom sans horreur ; si ce génie malfaisant y mettoit la main, je suis sûre qu'il n'auroit d'autre intention que de nous rendre malheureux.

L'Éveillé.

Maintenant que je connais l'imposture, tout ce qu'il m'a dit, ma chère Julie, le rend encore plus révoltant à mes yeux! Comment pourrais-je me défendre du piège qu'il me tend? Ce n'est pas sans souffrir qu'on étouffe la voix de la nature; mon cœur me dépeint que tu étais innocente, mais l'hypocrite est un animal si vénimeux qu'il est presque impossible, avec un cœur droit, de se préserver de son poison. Si cet indigne caffard n'eut employé que la voie du sentiment pour me persuader, j'étais sur mes gardes; mais le scélérat s'en est défié; le fourbe a pris le ton patriote d'une façon si naturelle, il m'a paru si grand, il a enveloppé sa calomnie de tant de vérité, qu'il ne m'a pas été possible de distinguer le mensonge; d'ailleurs, ma chère Julie, c'est un peu ta faute, si lorsque ta mère t'a annoncé mon arrivée, l'amour eut conduis tes pas, tu m'aurais tiré d'un état bien

violens ! mais au lieu de venir, tu te joins à des fanatiques, pour aller te prosterner devant un chêne !....

Julie.

Ah ! l'Eveillé, tu ne connais pas encore toute la fourberie de cet indigne prêtre, ma mère ne m'a point dit que tu étais ici. Elle devait être inquiette de son M. Caffard, qui lui avait conseillé de me dire que tu étais chez une dame Cauet à une lieue d'ici. Désirant de te voir, je me mets en route avec ma mère; nous rencontrons, à la vérité, une procession; alors ma mère me dit de suivre et de l'attendre auprès du chêne. Au même instant, elle feint d'avoir oublié quelque chose et m'assure qu'elle va me rejoindre dans un moment; je marche avec les fanatiques et je vois avec une indignation mêlée de pitié leurs pieuses extravagances. Pouvais-je penser qu'on ne m'éloignait de la maison que pour me déshonorer dans l'esprit de mon amant.

L'Oreille.

Oh ! ma chère amie, le plus fourbe des gens du monde est un homme vertueux, en comparaison d'un prêtre respectueux !

Julie.

Ce n'est pas tout, j'attendrai longtemps, ma mère ne vient point, mon cœur me dépait d'aller au devant de toi, mais la décence m'empêchait de me présenter seule chez ma tante. Je craignais d'ailleurs qu'il ne fut arrivé quelque accident à ma mère ; soin inutile, soin amour je reviens à la maison ; M. Casparé employe toute son éloquence, pour étouffer dans mon cœur des sentiments qui ne finiront qu'avec mon existence ; mais ses calomnies me font horreur ! le dirai-je, mon cher ? Non. Je le puis sans rougir ! . . . Je dois cependant te peindre ce monstre et ta fille est... Elle m'a dit, en j'en meurs de honte !... Elle m'a dit que jamais j'aurais le malheur de tromper ! j'était

une femme perdue ; que tu portais avec toi les marques effrayantes du libertinage le plus outré... J'ignorais ce qu'il voudrait me faire entendre, mais j'en prémissais.

L'Oreille.

L'exécrable homme ! Je ne puis me persuader que tous les Prêtres séducteurs ayent une âme aussi noire. Si tous lui ressemblent, il n'y a plus d'enfer, les démons sont sur la terre habillés en prêtres !... Julie, ma chère Julie, ne songeons qu'à la vertu ! Laissons ce méchant punir ce qu'ils sont. Leur triomphe n'est pas de longue durée, et l'infamie qui les accompagne venge toi ou tard les malheureuses victimes de leur fourberie !

Julie.

Que le mépris des ames bien nées les couvre de confusion, si la foule peut approcher du cœur d'un Scélerat.

L'Oreille.

O Julie ! chassons de notre imagination

ces idées désagréables. Ne songeons qu'à nous aimer ! T'aimer, ma chère Julie, le véritable amour est un baume salutaire qui ne convient qu'aux âmes vertueuses ; lui seul dissipe les chagrins et procure des plaisirs sans amertume. Oui, ma Julie, nous verrons un moment heureux où l'hymen va couronner ma constance et ta fidélité. Je t'aurai vaincu les ennemis de la patrie, que pourra t'offrir un cœur plus digne de toi. M'aimeras-tu Julie !... aime-moi, Julie, aime-moi !

Julie.

Je t'aime, mon cher, je t'aime ! Dieu seul connaît l'étendue de mon amour !... Si tu savais combien j'ai souffert de ton absence ? Chambéry désirait t'accompagner à la prise de la Bastille ! mon cœur a couru avec toi tout le danger ! tandis que tu contribuais à briser les chaînes de l'esclavage, l'amour, le plus parfait amour, inspirait à Julie le désir de t'enchaîner. Vers

Le fin de Juillet, je me plaisais à cueillir des fleurs, à les rapprocher ensemble; et, lorsque mes chaînes étaient formées, je me disais à moi même, c'est avec ces fleurs que je veux enchaîner ce fier vainqueur de la Bastille. Il ne respirera plus que pour moi, et moi que pour lui. Nous ne serons qu'un; je partagerai sa gloire, je le suivrai hardiment dans les dangers, et s'il vient à mourir pour la patrie, sa femme, son épouse exigera toujours pour le venger.

L'Eveillé (Montagnard.)

Quels sentiments! quelles vertus! Julie! ma Julie!...

Scène III.

Le Bonhomme Cadière, Prud'homme, Juge de paix, deux Gendarmes nationaux, L'Eveillé et Julie.

Le Bonhomme Cadière.

Courage, morbleu, courage! il n'attendait pas seulement que le contrat

soir pressé. Eh bien! M.r Preud'homme voilà un beau couple! Ce gaillard là vaut bien un noble, qu'en pensez vous?

M. Preud'homme.

Il vaut cent fois mieux, père Cadière; il est brave et vertueux; souvent le noble n'était ni l'un ni l'autre. La Constitution fera des hommes, l'ancien régime les abrutissait. Les vertus vont reparaître et les crimes regagner l'innocence, puisque la Réduction est émigrée avec la noblesse... Laissons les émigrés, parlons de contrat et de mariage. Des parties sont d'accord, croyez-vous, père Cadière, qu'il ne faudrait point le consentement de votre Epouse.

Le Bonhomme Cadière.

Une folle n'est pas sensée pouvoir donner son consentement; je crois qu'il faut la laisser avec ses draps, ses revenants, ses Esprits, ses Diables, ses visions. —

après tout il faut l'éveiller ; qu'elle le veuille ou ne le veuille pas, l'affaire ira pourtant son train.

M. Prud'homme.

Tout comme il vous plaira, nous sommes peut-être appelés pour la conversion ; d'ailleurs je serais d'avis que M. l'affaire fut aussi prévenu.

Julie.

Ciel ! y pensez-vous ? ah ! M. Prud'homme le sommeil des méchants est la sureté des gens de bien.

M. Prud'homme.

Il ne soutiendra peut-être pas son caractère ; l'hypocrite ne joue pas son rôle en public, et je suis presque sûr qu'il voudra paraître plus conséquent que nous tous. Vous allez l'entendre tenir un langage tout opposé, il plaidera votre cause avec toute l'éloquence dont il est capable, croyez-moi il nous servira beaucoup pour avoir le consentement de Mad.e Cadière.

Julie

Celà peut être ; mais s'il me rendait un service je me croirais déshonorée.

A l'Oreille.

Julie a raison, l'honnête homme rougira de recevoir des bienfaits de celui qu'il méprise ; il faut ici dresser le contrat de mariage qui devient nous besoin du secours de ce méchant, quand il s'agit de faire une bonne action ? Cependant il dormit tranquillement, de peur que leur réveil ne fut marqué par un nouveau crime.

Le bonhomme Cadière.

Vous avez raison, mes enfants ; je devrais cependant être charmé que ma femme fut présente ; comme elle ne peut se refuser à cette union désirée sans avoir perdu la tête, en cas de refus de sa part, on considérerait cet acte comme nul et on serait dans l'obligation de faire à tous les inconvénients ; il faut

en outre savoir si l'infâme (affaire)
n'a pas été signé par mille écus.

Premier Gendarme.

S'il pouvait seulement avoir joué
ce tour là, nous l'aurions bientôt
cantonné dans un endroit où probablement
il aurait le temps de dire son bréviaire.

Second Gendarme.

Je ne voudrais que l'avoir le plaisir
d'lui mettre les quatre doigts et le
pouce sur le carcaps, je vous réponds
qu'il chanterait plus haut que la
la messe.

M. Prud'homme.

Messieurs, vous parlez bien à votre
aise, il ne serait peut être pas facile
de le convaincre; ces messieurs là
ont des détours et des rubriques
diaboliques; je crains bien que
s'il a les mille écus, nous trouvions
un article de moins dans le contrat.

L'Eveillé.

Qu'il les garde! s'il ne fallait que
lui en donner autant pour le rendre
honnête homme, j'en ferais généreusement

le Sacrifice. L'amour ne calcule point avec l'intérêt; ce sont des vertus qu'il nous faut, et non pas de l'argent.

Le Bonhomme Cadière.

Dis-moi, mon enfant, tous les vainqueurs de la Bastille se ressemblent-ils? Tu parles comme un Livre. Vive morbleu! les Enfants de la liberté, ce ne sont pas des Hommes ordinaires! comme tu dois donc, tu parles avec autant d'énergie que tu te bats avec courage!

M. Bienfait.

Voilà les Sentiments qu'inspire le patriotisme; l'amour de la patrie est la vertu des grandes ames, il inspire les grandes actions, il aime les Héros; il marche d'un pas sûr à la victoire, il ne rend pas seulement l'Homme courageux, il le rend généreux désintéressé, voilà l'empire qu'il a sur le cœur de M. Bienfait.

Le Bonhomme Cadière.

Ma chère Julie, je ne veux pas retarder un instant ton bonheur, cours vîte chercher ta mère, recommande

lui sur-tout de ne pas oublier ce mille écus.

(Julie ouvre la porte pour monter dans la chambre de sa mère ; Monsieur Caffard, habillé en diable et couvert de phosphore, souffle la chandelle, et veut se sauver en ayant un plumet de verges à la main.)

Scène IV.

M. Caffard, en diable, et les mêmes.

Julie, (tombant dans les mains de son père) Ah ciel !..... Je suis morte !....

L'Eveillé. (saisissant le prétendu diable) Bastte là, m. le Diable ! vos efforts sont inutile ; messieurs les gendarmes, saisissez ce fripon.

Les Gendarmes, (l'environnant, et battant en mollon les verges entre les bras.) Saisissez nous faire, le diable ne nous échappera pas, et ce diable là est des plus méchants, il n'est pas des plus vigoureux.

L'Eveillé (à Julie qui a l'air effrayée)

Rassure-toi, Julie, tu vas bientôt connaître l'imposture ; regarde (il lui arrache son masque) à ces traits reconnais-tu le ministre d'un Dieu ? Voilà l'homme qui, par délicatesse de conscience ne veut pas prêter le serment.

Le bonhomme Cadière.

C'est M. Caffare dans son uniforme naturel.

Le premier Gendarme.

Homme de Dieu, vous prenez donc de temps en temps la forme du diable ? Ce costume vous sied tout-à-fait bien. (Il lui rend son masque.)

Le second Gendarme.

C'est sans doute par religion que Monsieur s'amuse à faire le deux-garous. C'est pour sauver de l'âme que il endosse le guillédou.

M. Cruel homme !

Cette façon de convertir n'est pas nouvelle ; il y a long-temps que les Prêtres de la trempe de Monsieur, font

sous servir pour la première fois.
Si vous examiniez les plupart de ces
fondations, vous verriez que le
ci-devant clergé ne devait ses
grands biens qu'à la ruse des
diables de son espèce; toutes
les apparitions sont elles à peu près
aussi miraculeuses que celle-ci.

Julie (revenue à elle.)

Dieu! ma mère est peut être
morte de peur!... la pauvre
fille de ma chambre.

Le Cordonnier Cadière.

Rassure-toi, Julie. Elle est
accoutumée avec les revenants, ce
diable là ne lui aura pas fait
grand peur, ils étaient trop
familiers ensemble. Je vais
la chercher, il faut qu'elle
connaisse devant nous le diable
qui la tourmente. Il faut qu'elle
le voie, qu'elle le touche.... —
mais je l'entends.

Scène V.

La bonne femme Cadière et les mêmes.

La bonne femme Cadière.

Eh bien ! eh bien ! qu'il y a-t-il donc ? quel tintamare, quel vacarme ? on dirait que le feu est à la maison : ah ! mon doux Jésus ! que vois-je ?....

Le bonhomme Cadière.

C'est le diable qui sort de ta chambre, que l'Exellé vient d'arrêter ; c'est m. Cassaré, en propre original.

La bonne-femme Cadière.

Monsieur Cassaré ? ah ! le brave homme est bien tranquille ; au moment où vous le calomniez, il est peut-être à prier Dieu pour votre conversion !. mais dites-moi donc, quel est ce fripon là ?

Le bonhomme Cadière.

Je le répète que c'est m. Cassaré que c'est ce bon curé qui depuis

si longtems fait le diable à la maison;
ne voir ne pas que son âme a quitté
dans son corps ?

La bonne femme Cadière

Ah ! peut-on calomnier un si bon
prêtre, lui qui de jamais n'a que
souffert ni la damné ni les malfaiteurs ?

L'Eveillé.

Avez-vous vû, Madame, ce diable
là dans votre chambre ?

La bonne femme Cadière.

Oh oui ! c'est bien lui ; je m'en
souviendrai longtems.

L'Eveillé.

Rassurez-vous, Madame, vous
n'avez rien à craindre ; approchez, voyez,
touchez, examinez-bien. (il ôte le masque)
Voilà l'homme qui vous a trompée.

La bonne femme Cadière.

Celà n'est pas possible !... on
m'a toujours dit que le diable
prenoit toutes espèces de formes ;
je vous assure, Monsieur Cassard,
je veux qu'il exorcise ce diable là,

en votre présence, qu'il lui demande pourquoi il ose prendre la figure d'un honnête homme? (il sort.)

Scène V.

Les mêmes
le bonhomme Cudière.

Ne vois-tu pas, ma femme, que le diable aura emporté M. Cassard? Voilà encore un excès d'extravagance auquel je ne m'attendois pas? — avons nous besoin d'autres preuves pour compter sa folie?

M. Crédhomme.

Voilà le fanatisme; il ne se croit pas lui même! tout est illusion à ses yeux; la vérité sous des chimères, et les chimères sous des vérités pour lui. Rien ne me surprend maintenant; je ne suis plus étonné de voir un peuple d'imbécilles prosternés devant une scène, et rapportés avec la naïve simplicité à leurs prétendues apparitions.

Cela n'est point étonnant ! mais ce qui doit nous surprendre, c'est que des personnes instruites, soyent assez crédules à accréditer des bruits aussi ridicules ; ce qui me révolte, c'est de voir des prêtres, des hommes qui ne devraient que répandre la lumière, semer les ténèbres de l'ignorance, et rendre le peuple plus méprisable que les animaux dont ils se servent eux-mêmes.

Le Bonhomme Cadière.

Tout cela ne m'étonne point. Ces messieurs les Prêtres ont toujours été fort avaricieux ; les revenants étaient de la plus grande utilité pour satisfaire leur cupidité. Des apparitions subites faisaient tout-à-coup la fortune d'un Curé à portion congrue ; les sottises donnaient infiniment à la peuple sont plus lucratives à leurs yeux, que le traitement que la nation leurs accorde. Vous ne sauriez vous imaginer combien ils reçoivent de messes, de Services,

de Salut & en d'aumône.

Le premier Gendarme.

Le père Cadière a raison ; les impôts produisent autant aux prêtres réfractaires que la Gabelle produisait aux fermiers Généraux ; Demandez-le à monsieur le Diable que voilà !... mais j'entends madame Cadière.

Scène VII.

La bonne femme Cadière et les mêmes.

La bonne femme Cadière (approchant de M. Caffard.)

Dites-moi, Monsieur Caffard, est-ce bien vous ?

M. Caffard.

Quoi ! madame, pouvez-vous penser que je soit capable d'une telle bassesse ? Ce n'est pas, ces malheureux, que vous voyez, ne m'ont habillé ainsi que pour mieux vous tromper ; ils m'ont voulu forcer dans ces habits infâmes, pour me faire perdre votre estime, et vous

ravir votre religion.

M. Cruel homme.

Mon esprit est confondu; tant d'effronterie n'entre pas dans le cœur d'un scélérat ordinaire!

Le bonhomme Cadière.

Vous êtes plus diable qu'on ne pense, M. Cassard.

La bonne femme Cadière.

Ah! monsieur, c'est pourtant bien vous; je crois que voilà des vergers dont je me souviendrai longtemps; au moins, monsieur Cassard, vous devriez m'épargner..., mais n'en parlons plus, voyons si vous avez les mille écus; ces messieurs ne sont pas venus ici pour rien, pour vous les donner.

Le bonhomme Cadière.

Je m'aperçois que la correction a son effet. Adieu-à-dieu que tout ces fanatiques puissent rappeller à la raison, quitte à employer les mêmes moyens et les mêmes remèdes.

M. Cruel homme.

Voyez si vous trouverez les mille écus, il faut mettre le crime en évidence.

(les Gendarmes fouillent et tirent la bourse.)

Les voilà; ils n'étaient même pas dans vos habits, le diable!

M. Tartare (à genoux.)

Ah! messieurs, ensevelissez mon crime dans l'ombre du silence, ayez pitié d'un malheureux qui n'a que trop abusé de la crédulité des simples; oui, je suis coupable de tous les forfaits, mais pour le bien de la religion, épargnez un scélérat, abandonnez le aux remords de sa conscience.

La bonne femme Cadière (avec vivacité)

Ah! monstre que vous êtes, vous prêchez joliment pour les ames du purgatoire, vous faites le revenant à merveille, et vous jouez le diable au naturel: je devais bien me défier de vous, ah! c'est donc ainsi que vous délivrez du démon de l'avarice. Je mourrai de honte d'avoir pu écouter un scélérat comme vous! Si vous saviez, messieurs, je vous savais tous! vous ne voyez pas la fin de ses crimes. Allez, vous êtes un monstre, un gueux, un coquin, un bandit, un scélérat, un hypocrite, un cartouche, un mandrin.

Le bonhomme Cadière.

Allons, ma femme, ne vous avilissez pas à dire des folies; méprisez-le

autorité que vous le devez, et puis qu'il est dans les mains de la Justice, laissez-la vous venger.

M. Oreille.

Je serais d'avis de le renvoyer, car les fanatiques le regarderaient encore comme un martyr.

Julie.

Le repentir est le premier pas que le criminel fait vers la vertu.

M. Bled'homme.

Jamais le repentir n'est entré dans le cœur d'un hypocrite; le pain est dans sa besace, et le rasoir dans son cœur. Il faut un exemple; il y a trop longtems que les prêtres respectueux et soumis de la crédulité des simples; il faut démontrer au peuple que le ministre qui abuse du caractère sacré dont il est revêtu, est le devoir les démons le plus à craindre. Si je ne craignais une révolte, j'attendrais le jour; mais il faut agir avec prudence, il faut mettre mensonge en lieu de sureté, et le plus promptement possible; nous reviendrons faire le contrat de mariage.

Le premier Gendarme.

C'est très bien pensé ; les fanatiques sont si aveugles, que s'ils voyaient Monsieur dans ce costume diabolique, ils le prendraient pour un Saint.

Le Second Gendarme.

Allons, Monsieur le Diable de cœur, marchez ; vous ne tarderez pas à retourner aux Enfers.

L'Eveillé (voyant que les Gendarmes le tourmentent.)

De l'Humanité, Messieurs, en souvenez-vous que toute vigueur qui n'est pas nécessaire pour s'emparer de sa personne, doit être réprimée par la Loi.

(Mr. Coudrogne et les Gendarmes emmènent M. Cassard.)

Scène VIII et dernière.

Le Bonhomme Cardière, la bonne femme Cardière, L'Eveillé en Julie.

La bonne femme Cordière.

Allons nous reposer : en si tous les prêtres réfractaires ressemblent à lui. Cafard, je te livre tout à l'exécration du public.

Julie.

Puissent-ils connaître le repentir, et réparer le mal qu'ils ont fait.

L'Éveillé.

Puissent les gens de campagne, nos concitoyens, nos frères, les abandonner à leurs triste sort, ne plus alimenter leur cupidité, en garder, pour payer les impôts, ce qu'ils donnent à leurs plus cruels ennemis.

La bonne femme Cordière.

Puisse le grand diable d'enfer lui rendre tout le mal qu'il m'a fait, et emporter toute les torture de l'univers !

Fin du troisième et dernier acte.